

De quelques types de constructions détachées et de la dynamique des relations discursives dans un texte de la presse écrite de vulgarisation scientifique

Issues involving detached constructions and the dynamics of discourse relations in scientific popularisation in the written press

Alexandra Cuniță¹

Abstract: The present article aims to prove the complexity of information organisation in a text of scientific popularisation, a point which is underlined by the existence in the above-mentioned text of several constructions which are more difficult to analyse from a grammatical point of view, based on specific models of complex sentences, but the presence of which is amply justified through its pragmatic functions on a discourse level. In order to analyse this text, the author chooses one of the many models of discursive heterogeneity known today, *i.e.* the model of *discursive spaces* elaborated by Liana Pop (2000). The contribution of the constructions analysed in the article in expressing various types of discursive relations in the text of popular science will be discussed in its second part, which is based on the model proposed by Jacques Moeschler (1998), a specialist in the field of temporal reference.

Key words: discursive heterogeneity(ies), discursive spaces, pragmatic conversion, detached constructions, logical relations, discursive relations.

Introduction²

Diffusé par des revues telles que *La Recherche*, *Science & Vie*, *Sciences et Avenir*, *Ciel & Espace* vers un public cultivé et informé, qui souhaite se tenir au courant des dernières découvertes de la science et des techniques, des nouvelles théories lancées par les savants ou

¹ Professeur émérite à l'Université de Bucarest ; sanda.cunita@gmail.com.

² Je remercie chaleureusement les deux relecteurs anonymes, dont les remarques et suggestions m'ont beaucoup aidée à améliorer la première version de mon article. Tout ce qui reste de critiquable dans la version actuelle du texte est, cela va sans dire, à ma charge.

des exploits de date récente des techniciens du monde entier et des succès de la médecine d'aujourd'hui, le discours de vulgarisation scientifique (désormais VS) en situation de communication médiatique a des particularités que de nombreux chercheurs ont identifiées et longuement expliquées, depuis le début des années 80 du siècle dernier, et qui trouvent une expression condensée par exemple dans Charaudeau (2008 : 17-22). L'auteur rappelle que ces propriétés sont à mettre en rapport avec un certain nombre de *contraintes* – dont nous retiendrons ici surtout les contraintes de *visibilité*, de *sérieux* et d'*émotionnalité* – qui exercent une influence assez forte sur l'organisation discursive et sur l'emploi des procédés linguistiques. La contrainte de *visibilité*, par exemple, oblige les rédacteurs et les collaborateurs des revues de VS à ne choisir, pour en parler, que des faits considérés comme étant « extraordinaires, étranges, insolites » (Charaudeau 2008 : 20). Afin d'attirer sans faille l'attention des lecteurs sur les faits sélectionnés, les signataires des articles font appel à des titres qui intriguent ou qui émeuvent plus qu'ils n'informent sur les sujets traités, et veillent également à la qualité de l'iconographie, l'image jouant dans ce cas un rôle aussi important – parfois même plus important – que le texte.

Cependant, bien que les articles portent sur des faits établis, qui ne demandent pas à être démontrés, l'information dispensée – d'ordinaire au moins partiellement connue des lecteurs – doit être suffisamment riche pour satisfaire le besoin des destinataires d'avoir des détails sur les questions abordées. Exposée d'une manière simple et accessible, elle ne doit être ni banale, ni vague ou incomplète, ni, d'autant moins, inexacte : elle doit rester conforme à la vérité, une vérité interprétée sous l'espèce du vraisemblable. Elle sera donc distribuée dans des séquences plus ou moins longues, parfois dans des énoncés plutôt courts, au fur et à mesure que le discours s'élabore, respectant les relations logiques entre les faits ou les événements évoqués, mais répondant aussi, non moins fidèlement, aux intentions communicatives du locuteur-scripteur. L'information de base, exprimée par la prédication principale, est associée dans les énoncés à des informations jugées de moindre importance, d'ordre secondaire ; celles-ci sont rendues par des *segments détachés* – des formes verbales non finies comme les participes ou le gérondif à valeur circonstancielle, des groupes prépositionnels à fonction adverbiale jouissant d'une grande liberté positionnelle, des groupes nominaux en construction absolue, des adjectifs épithètes détachées, des noms ou des groupes nominaux en apposition. Évidemment, devant les données de la réalité brute que le locuteur-scripteur transforme en faits médiatiques pour les présenter aux lecteurs, la hiérarchie des processus, se reflétant dans la hiérarchie syntaxique des structures mobilisées, dépend de facteurs multiples, dont le jugement du locuteur.

Nous nous proposons d'analyser dans la présente contribution le texte intitulé « Les grands travaux d'un technicien zélé » (*Science et Avenir*, Hors-Série, 181, Mars/Avril 2015, p. 19) (voir Annexe). Dans la dernière phrase du texte :

- (1) D'ici dix ans, ces constructions pourraient fusionner et n'en former qu'une seule, atteignant 950 mètres...

deux prédications liées par le coordonnant *et* servent à transmettre, dans ce cas, l'information jugée « de base » ayant trait à l'objet de discours choisi : l'érection de barrages, l'industrie favorite des castors. L'information d'ordre secondaire, apparemment non nécessaire à la conclusion de l'article, concerne les chiffres précisant les dimensions des deux futurs barrages réunis ; d'où le recours à un constituant complexe centré autour du participe présent *atteignant*, qui décrit, comme l'aurait fait une subordonnée relative introduite par *qui*, une propriété physique du référent en discussion. *Syntaxiquement* parlant, cet « ajout » est un constituant qu'on pourrait facilement supprimer ; *pragmatiquement* parlant, il n'en va pas de même, car il nous fournit un complément d'information, un détail significatif qui nous donne une idée de la longueur exceptionnelle de la nouvelle construction des castors. Cette manière d'identifier et de définir le nouveau barrage sert à expliciter un énoncé-relais de l'article :

- (2) Des ouvrages géants de plusieurs centaines de mètres avaient déjà été répertoriés en Amérique du Nord, mais celui-là [= barrage long d'environ 850 mètres] était indiscutablement le plus grand au monde.

et, par-delà l'énoncé cité, le titre même de l'article, surtout sa partie initiale : « Les grands travaux d'un technicien zélé ». La cohésion interne et la cohérence du texte trouvent ainsi des renforts précieux dans de pareils éléments, qui oeuvrent dans le même sens que la progression thématique du discours et la reprise de tel ou tel segment par des synonymes – dont certains résument ce qui a été déjà dit – et surtout par des formes anaphoriques.

Les constituants détachés – qu'ils soient ou non disloqués, qu'ils soient ou non placés en position incidente – sont à l'origine de ruptures qui altèrent plus ou moins gravement la linéarité des phrases du texte de VS :

- (3) Mais en 2007, l'oeil averti de Jean Thie, un consultant canadien spécialiste des systèmes d'information géographique, a repéré un édifice exceptionnel.
- (4) [...] ils [= les castors] construisent deux autres petites retenues d'eau, visibles sur les clichés satellite.

Se laissant plutôt difficilement associer à une fonction grammaticale précise, mettant sous le signe du doute le principe de l'unicité de ce genre de fonctions et celui de la linéarité des structures phrastiques, les détachements de toutes sortes, ainsi que les connecteurs qui ne lient pas le contenu des unités syntaxiques entre lesquelles ils sont placés mais leurs présupposés ou les conclusions impliquées, représentent autant d'entorses à la micro-syntaxe ; pourtant, ils se manifestent comme autant de moyens d'intégration des « inanalysables grammaticaux » dans le réseau de phrases du texte, comme autant de moyens d'articulation du grammatical et du discursif. Le modèle d'analyse qui nous semble convenir le mieux à cette vaste catégorie de faits de langue est l'un de ceux qui mettent en vedette la notion de « plan(s) d'énonciation », notamment celui des *espaces discursifs*, élaboré par Liana Pop et présenté avec force détails dans son livre intitulé précisément *Espaces discursifs. Pour une représentation des hétérogénéités discursives* (Pop 2000). C'est essentiellement dans le cadre de cette théorie relevant de la direction de recherche appelée de façon générique *analyse du discours* que nous mènerons l'étude qui sera détaillée dans ce qui suit. Nous avons choisi de suivre la démarche indiquée, parce que le modèle auquel elle se rattache permet mieux que d'autres, à notre avis, de mettre en évidence la dynamique des relations discursives inscrites dans la structure sémantique profonde du texte de VS indiqué ci-dessus, en même temps que la véritable « épaisseur » qui caractérise un tel texte et qui attend d'être découverte au-delà de sa surface apparemment lisse et homogène.

1. Cadres théoriques et méthodologiques

Comme d'autres théories élaborées dans divers pays, au cours des trente dernières années, modèles centrés autour des « plans d'énonciation » ou des « hétérogénéités discursives » auxquels Liana Pop consacre plus d'une page dans le livre susmentionné³, le cadre théorique que nous adoptons ici, dans un premier temps, s'origine dans la réflexion sur les nombreuses catégories d'« inanalysables grammaticaux », que la tradition grammaticale arrive bien difficilement – souvent en recourant à de véritables artifices – à intégrer dans les descriptions pertinentes pour le niveau phrastique. Il s'agit des « structures appositives-explicatives, [des] incisives et [des] incidentes, [des] interjections, [des] séquences détachées, [des] adverbes de phrase et d'autres éléments dépourvus de fonction syntaxique comme

³ La liste des chercheurs cités est bien longue et nous risquerions d'oublier plus d'un nom en voulant la reprendre ici intégralement. Nous renvoyons donc à la bibliographie finale du livre de Pop, tout en précisant que les noms des linguistes français y côtoient des noms de spécialistes genevois, anglais ou roumains.

les présentatifs, les “connecteurs” [...]» qui, vus dans la perspective du discours et non pas strictement dans celle de la phrase, *montrent* que le locuteur *pass*e chaque fois «à un “faire” différent d’un “faire initial”» (Pop 2000 : 8).

1.1. Plans référentiels – ou espaces discursifs –, opérations discursives, actes discursifs

Dans toute situation de communication, le locuteur est préoccupé de distribuer, comme il l’entend, l’information qu’il dispense à l’interlocuteur individuel ou collectif, sans négliger de préciser en même temps à qui il s’adresse, quel rôle il s’arrog

e dans l’échange verbal et quel rôle il assigne à son partenaire de dialogue, comment il voit son message, sur quoi il s’appuie en proposant un certain référent en tant qu’objet de discours ; il ne manque pas de montrer par la même occasion s’il revient à ce référent après l’avoir oublié pour quelques instants en une sorte d’« arrière-plan », s’il se corrige en reformulant ce qu’il a déjà dit, ou s’il enrichit son message antérieur de données supplémentaires. Le locuteur fait donc constamment des opérations discursives qu’il n’est pas facile de gérer dans l’échange verbal et qui laissent des « traces » au niveau de l’organisation syntaxique de l’ensemble, comme dans la sélection des moyens lexico-grammaticaux mobilisés pour les besoins du dialogue. Tous ces « indicateurs » des opérations discursives effectuées par le locuteur dérangent sans doute la belle ordonnance grammaticale (des constituants) de la phrase isolée. Mais si on remonte de la *phrase de langue* à l’énoncé, autrement dit à la *phrase de discours*, on voit que le locuteur – compétent en sa langue maternelle ou dans la langue choisie en vue de communiquer à un moment donné – a toujours à sa disposition des moyens pour atténuer les effets des « comportements rebelles » (Pop 2000 : 8) mentionnés, pour retrouver l’apparence de linéarité du discours.

- (5) Dans l’immensité du parc national Wood Buffalo [...], les castors se livrent généralement à leur industrie favorite, l’érection de barrages, en toute discrétion. Mais en 2007, l’œil averti de Jean Thie [...] a repéré un édifice exceptionnel.

Chacune des deux phrases assertives se succédant dans (5) exprime une prédication qui correspond à une information de base : [((se livrer) (en toute discrétion)) (les castors ; à leur industrie favorite)] ; [repérer (l’œil averti de Jean Thie ; un édifice exceptionnel)]. Les deux prédications sont d’abord l’expression de deux opérations (discursives) descriptives, car elles font référence aux objets du monde : les castors et leur activité coutumière ; l’œil de Jean Thie et l’édifice aperçu. Si on envisage la structure informationnelle des deux phrases, on voit que

le référent choisi comme thème principal est à chaque fois différent. Les deux phrases pourraient se succéder, se juxtaposant simplement l'une à l'autre, sans connecteur qui les lie, mais les lecteurs sentiraient sans doute la distance qui les sépare, l'absence d'un rapport logique réel entre les thèmes proposés – ce qui leur donnerait l'impression d'un manque de cohérence au niveau du premier paragraphe du texte. Or, le locuteur-scripteur fait appel à un connecteur placé en syntaxe traditionnelle parmi les conjonctions (de coordination) adversatives : le coordonnant *mais*⁴. Ce qui justifie la présence de cet élément de relation à contenu procédural, c'est l'information suggérée par l'«ajout» *en toute discrétion*. La conclusion de l'assertion globale 'les castors travaillent en toute discrétion' est que 'le résultat de leur travail n'est pas facile à observer'. D'autre part, il est question de *l'oeil averti de Jean Thie*, auquel l'impressionnant barrage bâti par les castors ne saurait échapper. La conclusion de la phrase contenant le caractérisant *averti*, ainsi que le verbe *repérer*, est la conclusion positive. C'est elle qui s'impose, comme l'annonce le connecteur *mais*, au détriment de la conclusion négative de la première assertion. Deux phrases qui parlent apparemment de choses tout à fait différentes, mais qui se suivent de près dans le discours sont liées en une seule unité de sens, cohésive et cohérente, une *phrase de discours*⁵.

L'analyse, même partielle, de l'exemple (5) nous montre que le locuteur-scripteur gère plusieurs catégories d'informations à la fois, qu'il construit son discours en glissant d'un plan référentiel à l'autre, et que l'inscription dans divers « espaces de manoeuvre » (Pop 2000 : 14) est nécessairement marquée par une intonation distincte, à l'oral, et par des signes de ponctuation variés, à l'écrit, très souvent par des mots appartenant à des classes morpho-lexicales bien diverses. L'hétérogénéité référentielle du discours ou du texte se laisse découvrir à travers le puzzle de marques discursives qui fonctionnent, dans le modèle théorique adopté ici, comme des indicateurs d'opérations, comme des « déclencheurs d'espaces discursifs » (*ibid.* : 25).

Les neuf ou dix plans que distingue l'auteure du modèle des *champs discursifs* représentent « des coordonnées de base de l'énonciation :

- la référence à des *objets/discours du monde* ;
- la référence à des *espaces modaux* ;
- la référence aux *instances énonciatives* ;
- la référence aux *opérations de mise en discours* : la formulation, la reformulation, etc. » (*ibid.* : 17).

Si la référence à l'énonciateur lui-même – l'espace « je » – n'existe presque pas dans le discours de VS en situation de communication

⁴ Pour la description de *mais*, voir, entre autres, Bruxelles *et al.* (1980 : 93-130), Martinot & Ibrahim (2002 : 203-214), Rossari (2002 : 283-296).

⁵ C'est pourquoi Pop (2000 : 9) parle non pas de *phrases*, mais de *phrasage*.

médiatique, la référence aux objets – plus qu’aux discours – du monde est de loin le type dominant d’espace discursif qu’on peut identifier dans les textes de ce genre.

- (6) Les castors [...] élaborent des barrages afin d’inonder des zones boisées. [...] Ils sélectionnent et enchevêtrent [...] des morceaux de bois qu’ils cimentent avec de la boue, des pierres et des végétaux [...] L’édifice peut être monté en 24 heures.

On pourrait voir dans (6) un exemple d’enchaînement qui s’effectue sur un seul et même espace discursif, dans une production discursive neutre, une description homogène qui n’est pas marquée par l’énonciation et où toutes « les opérations discursives concourent à la constitution d’un seul et même *acte*. » (*ibid.* : 149).

Par contre, dans (7), nous avons affaire à un enchaînement hétérogène, car il s’effectue entre des espaces discursifs distincts :

- (7) Bilan de l’exploit : un selfie de l’aventurier [...] Et la certitude qu’il [= le barrage] continue d’être entretenu par ses propriétaires. En revanche, « d’après les photos aériennes les plus récentes, prises en 2011 ou 2012, sa longueur n’a pas augmenté », note Jean Thie.

L’enchaînement qui y est illustré s’effectue entre l’espace descriptif et l’espace interdiscursif. Entre les deux, il y a un « passage à niveau » marqué par la ponctuation en même temps que par des moyens lexicaux et lexico-grammaticaux.

Le cumul de plans discursifs distincts⁶, expression de la gestion simultanée de plusieurs catégories d’informations par le locuteur-scripteur, est visualisé d’une manière fort suggestive par Pop (*ibid.* : 14 et suiv.) sous la forme d’une « structure de couches parallèles, semblable à une portée musicale », qui rend par ailleurs compte de façon ingénieuse de l’« épaisseur » du texte, dimension masquée par la surface lisse avec laquelle entrent obligatoirement en contact les lecteurs.

⁶ Il est bien possible que, pour des raisons sur lesquelles nous ne pouvons pas nous arrêter ici, deux ou plusieurs espaces se superposent en un (point d’un) énoncé, donnant lieu à des télescopages, à des syncrétismes ou à des ambiguïtés (Pop 2000 : 14). Comme le texte que nous avons choisi d’analyser ne contient pas d’énoncé(s) qui illustre(nt) cette situation, nous ferons appel à un exemple littéraire :

- (8) Le lendemain, comme on dit (ou l’en demain, comme on devrait dire), je me présentai chez l’un d’eux, vieillard subtil. (France, *L’île des pingouins*)

Le segment *le lendemain* est le lieu d’une superposition d’espaces discursifs divers : il remplit la fonction de cadrage au niveau de l’information de base, qui repose sur des opérations discursives descriptives ; en même temps, il ouvre un espace présuppositionnel, car son interprétation implique un appel à la mémoire discursive, et constitue, en tant que « mot en mention », la principale raison de l’ouverture d’un espace métadiscursif-interdiscursif.

1.2. Les constructions détachées

Le texte analysé offre de nombreuses ruptures de construction, des phrases que des signes de ponctuation variés – virgules, deux points, parenthèses, tirets, points de suspension – segmentent presque de façon régulière, nous montrant que des constituants périphériques, non nécessaires grammaticalement parlant, mais nécessaires au point de vue sémantique, accompagnent quasiment toujours la prédication principale, pour la bonne raison que le locuteur-scripteur est tenu de gérer simultanément plusieurs catégories d'informations, au moment où il met en discours sa pensée. Il s'agit de détachements, associés ou non à la dislocation des membres détachés, ceux-ci se présentant tantôt sous la forme de groupes nominaux plus ou moins complexes ou de groupes prépositionnels rattachés essentiellement à un centre nominal, tantôt sous la forme de propositions réduites et même de subordonnées proprement dites.

La notion de détachement est sans doute floue, assez peu précise ; c'est pourquoi il serait difficile d'indiquer ici les traits caractéristiques communs à tous les tours qu'on appelle d'ordinaire « constructions détachées ». Cependant, vu que nous n'avons relevé dans le texte de VS choisi ni interjections, ni vocatifs, ni segments détachés avec reprise anaphorique à distance, nous poserons que les groupes syntaxiques détachés, tout comme les propositions réduites impliquant une forme verbale non finie, sont le résultat de la réduction en surface d'une prédication secondaire en *être* ; ces mêmes types de détachements supposent la présence d'un référent sous-jacent ou « caché » auquel ils renvoient, en règle générale (voir Combettes 1998 : 12-15).

- (9) Mais celui [= le barrage] de Wood Buffalo, hors norme, est l'oeuvre de plusieurs générations de castors [...].

Le segment détaché *hors norme* est l'expression réduite d'une prédication seconde : [le barrage - être - hors norme], au sein de laquelle il a un rôle attributif. La forme complète de la structure ternaire explicitée entre crochets nous permet d'identifier le référent sous-jacent – dénoté par le GN *le barrage X* [= *celui de X*] – auquel renvoie le groupe syntaxique détaché.

Il va de soi que, si nous acceptons d'inclure les subordonnées relatives explicatives dans l'ensemble des constructions détachées, la question des propriétés syntaxiques communes, y compris la question de la liberté positionnelle du constituant détaché, ne se pose plus dans les mêmes termes.

Le texte de VS sur lequel nous portons notre attention décrit l'activité – connue depuis bien longtemps – des castors, que le

locuteur-scripteur – c'est-à-dire l'auteur de l'article – appelle ici, en les personnifiant, « techniciens zélés », et les résultats parfois étonnants de cette activité : leurs fameux barrages. Mais s'il s'arrêtait là, l'article n'intéresserait personne parmi les lecteurs de la revue. Il éveille la curiosité du public cible parce qu'il présente un fait médiatique : la découverte du plus grand des barrages érigés par les castors qu'on ait jamais vu. La dimension temporelle acquiert une grande importance dans ce cas, le locuteur-scripteur insistant aussi bien sur ce qui a précédé l'événement que sur les étapes de la découverte et même sur la possible histoire future de l'étonnant objet découvert.

D'où l'organisation particulière, « cadrative », du texte. Après la phrase de début, qui nous situe dans un présent extrêmement large :

- (10) = (5) Dans l'immensité du parc national Wood Buffalo [...], les castors se livrent généralement à leur industrie favorite, l'érection de barrages, [...].

suit une véritable « élaboration chronologique » (Charolles 2003 : 27), marquée par une succession d'adverbiaux temporels : *en 2007*, [...] ; *alors qu'il évaluait l'étendue de la fonte du permafrost* [...] ; [il existait déjà] *en 1990* ; *en 1975* [...] ; *en 2014*, [...] ; *d'ici dix ans*, [...]. La plupart des adverbiaux énumérés sont placés en tête de phrase⁷, faisant figure de constituants extraprédicatifs, qui encadrent leurs « propositions d'accueil » – des prédictions principales –, pour baliser les étapes de la découverte. Le locuteur-scripteur donne à sa production discursive un coloris historique. Cette longue série de « compléments de temps » est liée en quelque sorte, comme dit Charolles (2003 : 41), « au topique du passage ». Servant à répartir une partie des connaissances communiquées en une sorte de « fichiers », pour que les lecteurs puissent les retrouver, si nécessaire, plus facilement en mémoire, les adverbiaux cadratifs temporels cités fonctionnent comme des « index » (*ibid.* : 45) ; leur position de constituants détachés en tête de phrase les y aide largement. Ils contribuent sans doute à assurer la cohésion de la production discursive, invitant les lecteurs à continuer de s'informer en descendant vers l'aval du texte. Mais nous ne pouvons pas préciser que, même si, occupant la position qu'ils occupent, ils sont détachés du reste de la prédication, les adverbiaux cadratifs dont nous venons de parler ne présentent pas les propriétés syntaxiques que les autres constructions détachées ont en commun⁸.

Les détachements qui apparaissent le plus souvent dans le texte analysé sont les constructions appelées *appositions* dans la tradition

⁷ Dans un seul cas, l'indication temporelle est placée en fin de phrase ; elle est liée au prédicat principal, en tant qu'élément intraprédicatif appelé par le cadre général, spatio-temporel, du processus décrit.

⁸ Ils se rapprochent tout de même des principaux types de constructions détachées par leur remarquable liberté positionnelle dans la phrase.

grammaticale. Mais à quoi cette étiquette grammaticale renvoie-t-elle exactement ? Est-ce à une fonction grammaticale, qui n'est jamais l'une des fonctions syntaxiques fondamentales de la phrase ? Est-ce plutôt à la position des constituants périphériques en question, par rapport au centre auquel ils s'associent dans l'interprétation globale de la phrase ? Fort différents du point de vue formel, les constituants en apposition remplissent des fonctions grammaticales difficiles à identifier et à nommer. Vaguement intégrés, souvent même non intégrés dans la structure syntaxique de base, ils ne manifestent qu'une dépendance grammaticale relative par rapport à un élément régissant dont ils sont, par contre, entièrement dépendants sur le plan sémantique.

Adjectifs faisant ou non partie du groupe des qualificatifs prototypiques, formes simples ou dérivées qui composent des syntagmes adjectivaux plus ou moins amples, ces unités adoptent dans chaque exemple, à l'instar des participes passés et des participes en *-ant* distribués par le locuteur-scripteur dans des positions variées, le comportement de ce que la grammaire traditionnelle appelle « épithète(s) détachée(s) » :

- (11) Capables de construire un barrage en 24 heures, les castors l'entretiennent ensuite en permanence.
- (12) = (10) = (5) Dans l'immensité du parc national Wood Buffalo⁹, le plus vaste du Canada (44.802 kilomètres carrés) [...].
- (13) = (4) [...] ils [= les castors] construisent deux autres petites retenues d'eau, visibles sur les clichés satellite.
- (14) = (7) [...] « d'après les photos aériennes les plus récentes, prises en 2011 ou 2012¹⁰, sa longueur n'a pas augmenté » [...].
- (15) = (1) D'ici dix ans, ces constructions pourraient fusionner et n'en former qu'une seule, atteignant 950 mètres¹¹...

⁹ Nous ne parlerons pas ici du groupe nominal (*le parc national*) *Wood Buffalo* comme d'une apposition discursive, parce qu'il ne s'agit pas d'une construction détachée, mais d'une « construction liée » (Combettes 1998 : 24), relevant d'une problématique distincte. L'exemple illustre aussi l'un des rares types, sinon le seul type d'apposition grammaticale identifié par Pop (2000 : 30) : « à l'intérieur de ce type, les seconds termes déterminent toujours les premiers, qui les régissent ».

¹⁰ Le constituant souligné pourrait être remplacé par une autre expression signifiant à peu près la même chose : *datant de 2011 ou 2012*.

¹¹ Si la structure réduite *atteignant 950 mètres* se laisse facilement remplacer par une subordonnée relative du type (*une construction*) *qui atteint 950 mètres*, tel n'est pas le cas de l'exemple suivant, où le participe présent n'est plus en relation avec un groupe nominal mais porte sur la prédication dans son ensemble (voir Halmøy 2008 : 53), ce qui lui vaut une interprétation circonstancielle :

- (16) [...] une construction qu'ils entretiennent [...] en permanence, colmatant brèches, trous et siphons.

L'exemple (9) ci-dessus nous montre qu'un groupe prépositionnel apposé, situé par ailleurs en position incidente, peut être assimilé à une épithète détachée¹² : *hors norme = immense, géant*.

En (9), comme dans les exemples (11)-(15), les groupes syntaxiques soulignés sont apposés à un centre nominal ; ils remplissent la fonction grammaticale d'épithètes détachées.

Dans l'article analysé, il y a aussi des constructions détachées qui se rattachent à un terme de l'énoncé « sans en avoir le statut de modifieur » (Caddéo 2008 : 63). Nous parlons là de véritables appositions discursives :

(17) = (5) [...] les castors se livrent généralement à leur industrie favorite, l'érection des barrages [...].

(18) = (5) [...] Jean Thie, un consultant canadien spécialiste des systèmes d'information géographique [...].

L'exemple suivant, plus ample, nous permet d'abord de faire des remarques intéressantes sur la ponctuation indiquant la présence d'une apposition discursive : la virgule y est concurrencée par une ponctuation forte – le point ou les deux points. On voit ensuite que la structure de l'apposé n'est pas toujours la même car, si celui-ci est exprimé par un groupe nominal, le nom centre peut être précédé d'un déterminant défini, indéfini ou de l'article zéro (\emptyset). Enfin, il devient évident que l'apposé peut entrer dans une relation de subordination avec son « support » ; dans ce cas-là, le terme apposé – intégré dans la structure syntaxique complexe – est une proposition subordonnée introduite par la conjonction *que*, correspondant à une prédication complète ; des valences grammaticales réclamant la présence de cette subordonnée¹³, on peut y voir une apposition grammaticale, et non pas une apposition discursive.

(19) = (7) Bilan de l'exploit : un selfie de l'aventurier, premier homme à admirer de près l'édifice. Et la certitude qu'il continue d'être entretenu par ses propriétaires.

Suivant l'opinion de Combettes (1998 : 24 et suiv.) – mais son point de vue n'est pas unanimement accepté –, seul l'apposé accompagné de l'article zéro (\emptyset) devrait être considéré comme une véritable construction détachée, parce que l'absence de l'article lui fait perdre toute valeur référentielle propre ; l'apposé a donc besoin de l'antécédent *l'aventurier*, qui fournit le support attendu

¹² Voir Goes (2007 : 285) : « Le terme *épithète détachée* nous semble particulièrement malheureux s'il sert seulement à confirmer que l'adjectif ne pourrait être apposition de par sa nature. »

¹³ Dans de tels cas, Havu et Pierrard (2008 : 9) parlent de « complétive(s) apposée(s) ».

au référent sous-jacent auquel renvoie l'apposition nominale. La présence du déterminant défini ou indéfini en tête des groupes nominaux apposés qui figurent en (17) et (18) transforme ces apposés en expressions référentielles ; pouvant désigner le référent dont il est question tout comme les expressions (référentielles) support, « chacun des groupes pourrait fonctionner de façon indépendante, dans la mesure où il se suffit à lui-même en ce qui concerne la référence » (*ibid.* 1998 : 26).

Si les appositions grammaticales ne peuvent pas assurer le passage d'un espace discursif à un autre, les appositions discursives soulèvent toujours des difficultés quand il faut leur assigner une fonction ou une « place » grammaticale. Pourquoi apparaissent-elles donc dans le discours ?

En (19), le locuteur-scripteur introduit l'apposé *premier homme à admirer de près l'édifice* afin d'indiquer l'appartenance de *l'aventurier X* à une classe de référents qui établit, pour les lecteurs, la relation correcte entre l'individu X et l'objet du discours abordé dans l'article – les castors et leur barrage géant ; *un selfie* et *la certitude* représentent des informations supplémentaires qui expliquent de façon concrète en quoi consiste *le bilan de l'exploit*.

En (17) et (18), les appositions discursives apportent un supplément d'information nécessaire aux opérations d'identification des référents dont parle le locuteur.

L'apport d'informations supplémentaires est réalisé également par les épithètes détachées, dans les exemples (13) et (15), alors qu'en (14) les lecteurs reçoivent des explications utiles pour bien comprendre ce que (*photos*) *récentes* veut dire, et que (12) constitue un exemple d'évaluation.

Enfin, les *relatives explicatives*, utilisées en apposition, peuvent offrir des détails qui renseignent mieux sur le référent et sur ses propriétés, ou exprimer une évaluation, un jugement qui deviendra, le cas échéant, un argument en faveur d'une certaine conclusion :

(20) Les castors sont de véritables techniciens hydrauliques, qui élaborent des barrages afin d'inonder des zones boisées.

(21) [...] une marche de 15 kilomètres... qu'il a lui-même jugée plus éprouvante que ses expéditions en Amazonie.

Il est peut-être malaisé de préciser ce que cherchent, grammaticalement parlant, au milieu des structures phrastiques fondamentales, les constituants soulignés en (17) et (18), par exemple, ou d'identifier, par l'une des étiquettes bien connues de la grammaire traditionnelle, leur « place » ou fonction syntaxique ; en revanche, on découvre bien vite à quoi ils peuvent servir dans le discours, quelles fonctions discursives ou pragmatiques leur assigne le locuteur. En

comparaison de ces constructions détachées, les adverbiaux temporels mentionnés ci-dessus ont à la fois une « place » ou fonction syntaxique : celle de compléments circonstanciels de temps, et une fonction pragmatique : ils assurent le cadrage temporel dans le discours.

Loin d'exclure le grammatical de l'analyse, le modèle choisi pour cadre de la première partie de notre recherche lui réserve l'importance due, tout en montrant comment il s'articule au discursif.

1.3. Les relations discursives dans la théorie de la référence temporelle : quelques repères

Mettant en mots/en discours un certain vécu, le locuteur établit un rapport entre des événements¹⁴ qui, dans l'univers réel, surviennent, ont lieu, mais sans relation entre eux, sauf, dans certains cas, une relation causale. C'est donc dans le discours, et au fil du discours, que se fait la mise en relation des événements, ou des événements et des états :

- (22) Alors qu'il [= Jean Thie] évaluait l'étendue de la fonte du permafrost grâce à des clichés de Google Earth datés de 2004, il a découvert un barrage long d'environ 850 mètres !

L'activité que Jean Thie déploie afin d'évaluer l'étendue de la fonte du permafrost et la découverte du barrage sont deux «éventualités» (Moeschler 1998 : 293) ou deux événements distincts, indépendants l'un de l'autre, qui ont chacun sa durée et dont les trajectoires arrivent tout à fait par hasard à être parallèles, à un moment donné. C'est le locuteur qui établit un rapport de simultanéité partielle entre eux, quand il décide de localiser le second, sur l'axe temporel, en fonction du repère fourni par le premier.

Conformément à la théorie (pragmatique) de la référence temporelle (*ibid.* : 294), les relations de discours – des relations référentielles – peuvent lier entre eux : a) deux ou plusieurs événements ; b) un ou plusieurs événements et un état ; c) deux ou plusieurs états ; d) un état et un ou plusieurs événements. Voici un exemple de relations référentielles de nature causale entre états et événements, ainsi qu'entre événements :

- (23) La température de la termitière s'écarte trop de celle qu'affectionne le champignon (27°C). Celui-ci meurt, entraînant la perte de la colonie. (*Sciences et Avenir*, 181, Mars/Avril 2015, p. 18)

¹⁴ Pour la définition de l'événement, nous renvoyons à Moeschler (1998 : 293-294) ; nous n'en reprendrons ici que la partie finale : « [...] un événement est cette portion de l'espace-temps compris entre un pré-état (l'état qui le précède) et un post-état (l'état qui en résulte) ».

Dans son travail d'interprétation du texte, de reconstruction de la structure sémantique profonde – ou structure d'entendement – de la masse discursive, le lecteur doit s'appuyer sur des facteurs assez divers, des facteurs de nature linguistique, en tout premier lieu : la combinaison des temps verbaux dans l'énoncé ou dans la séquence, l'emploi des connecteurs, la contribution des adverbiaux, etc., mais aussi des facteurs relevant de l'extralinguistique : les « informations stockées sous l'entrée encyclopédique des concepts attachés aux prédicats décrivant les événements » (*ibid.* : 297). Plus que l'emploi des temps verbaux, ce sont les informations encyclopédiques qui permettent au lecteur de la suite d'énoncés mentionnée sous (23) de découvrir l'ordre dans lequel se succèdent les éventualités, de saisir sans erreur possible la relation de discours qui les lie.

2. Les constructions détachées et la dynamique des relations discursives

La relation causale est un type de relation logique qui ne représente jamais un véritable obstacle pour l'interprétation, quand on tient compte de la nature des événements et des états décrits, de leurs propriétés ontologiques respectives et des rapports que ces propriétés font apparaître entre eux. Mais la causalité n'est pas l'unique relation logique que le locuteur puisse imaginer entre deux éventualités évoquées dans le discours. Et la diversité des moyens linguistiques qu'il peut mobiliser dans l'échange verbal afin d'exprimer les relations établies entre événements ou entre événements et états est beaucoup plus grande que nous ne l'avons laissé entrevoir jusqu'ici.

2.1. Les relations logiques

L'analyse des faits dans le cadre de la théorie de la référence temporelle amène ses tenants – cités par Moeschler (1998 : 294) – à identifier quatre types de relations logiques, notamment la causalité, la précédence immédiate, l'inclusion et le recouvrement temporel.

Verbes [+ accomplissement], les prédicats qui s'enchaînent, par exemple, dans l'énoncé ci-dessous, utilisés tous au présent de l'indicatif, dénotent des actions qui vont chacune jusqu'au bout seulement si la précédente est terminée, qui se déroulent dans un ordre qu'on ne saurait modifier :

(24) = (6) Ils [= les castors] sélectionnent et enchevêtrent méticuleusement des morceaux de bois qu'ils cimentent avec de la boue, des pierres et des végétaux [...].

En fait, les chercheurs envisagent deux situations distinctes, quand ils parlent de la relation de précédence immédiate, ou *ordre temporel* (*ibid.* : 297) : celle des événements contigus, comme dans l'exemple (24), et celle des événements dont l'intervalle de succession est inférable ; ce dernier cas peut être illustré par l'exemple (23), où il est expliqué que la hausse de la température dans la termitière cause, au bout d'un certain intervalle de temps, la mort du champignon dont se nourrissent les termites, ce qui entraîne, après une période de temps plus ou moins longue, la disparition de la colonie tout entière. La relation de précédence immédiate a souvent des effets causaux¹⁵, mais il n'est pas obligatoire que de tels effets apparaissent chaque fois qu'un événement en précède un autre ou précède l'installation d'un certain état.

La relation d'inclusion est une relation partie-tout (*ibid.* : 295-296) : ou bien « l'événement incluant déborde à droite et à gauche l'événement inclus » (voir l'exemple 22), ou bien on présente « une série d'événements [qui se déroulent tous] à l'intérieur de la période instanciée par le premier énoncé » (ex. 25) :

- (25) [...] il faut pour cela que les [abeilles] ouvrières s'activent avec la plus grande précision. Elles chauffent, pétrissent et amincissent la cire exactement où c'est nécessaire – c'est-à-dire aux points de contact avec les alvéoles voisins – jusqu'à ce que celle-ci atteigne 45°C [...]. (*Sciences et Avenir*, 181, Mars/Avril 2015, p. 21)

Mais nous pourrions y ajouter l'un des exemples tirés de l'article sur lequel nous sommes penchée ici, où c'est le même processus qui se répète, chaque fois que nécessaire, sans pour autant être identique à lui-même, à l'intérieur de la période instanciée par la prédication première :

- (26) = (16) [...] une construction qu'ils [= les castors] entretiennent ensuite en permanence, colmatant brèches, trous et siphons.

Enfin, nous parlons d'une relation de recouvrement temporel, quand « une partie seulement du premier événement ou état recouvre l'événement ou l'état de la prédication seconde » (*ibid.* : 296).

- (27) L'ouvrage terminé, il [= le tisserin baya] tente par ses cris d'attirer une femelle qui en prendra possession pour y couvrir, seule, ses oeufs. (*Sciences et Avenir*, 181, Mars/Avril 2015, p. 21)

¹⁵ Si les interlocuteurs, les interprètes du message, croient déceler de pareils effets quand il est fait appel, dans le discours du locuteur, à une relation de précédence immédiate, c'est très probablement parce qu'ils s'appuient sur des informations encyclopédiques.

2.2. Des relations logiques aux relations discursives

Les quatre relations logiques que nous venons de présenter, surtout les trois premières, se trouvent à la base des relations discursives dont nous essayerons d'étudier la dynamique, dans le texte de VS choisi, en nous arrêtant surtout sur la contribution des constructions détachées à l'organisation de ce mouvement. Cependant, il nous faut rappeler qu'il n'y a pas de rapport un à un entre les unes et les autres et que chacune des relations discursives dont parlent en général les chercheurs met en jeu une ou, d'ordinaire, deux des relations logiques discutées ci-dessus ; cela fait qu'aucune des relations de discours n'est définie de façon spécifique par une certaine relation logique.

L'ordre temporel « en avant », autrement dit la précédence immédiate, et/ou la causalité semblent caractériser la relation discursive de Narration ; l'« inversion causale » (Moeschler 1998 : 298) ou la relation inverse de la précédence immédiate sont le propre de l'Explication ; l'inclusion, que certains chercheurs appellent « Relation-partie-tout », alors que d'autres parlent d'« encapsulation », définit l'Élaboration ; enfin, le Résultat peut mettre en jeu les mêmes relations logiques que la Narration, mais c'est la relation de causalité qui y demeure prépondérante.

Quand il met en mots le contenu ou les informations qu'il veut porter à la connaissance de ses interlocuteurs, le locuteur peut référer à des événements ou à des états, autrement dit à des éventualités, qu'il décrit tout simplement, sans établir une relation entre eux :

- (28) Jean Thie évaluait l'étendue de la fonte du permafrost. Jean Thie a découvert un barrage long d'environ 850 mètres.

Ou bien il peut les mettre en relation l'un avec l'autre, établissant une relation temporelle de simultanéité incluse, par exemple, comme dans l'énoncé (22).

S'il choisit d'insister sur la relation de précédence immédiate qui unit les éventualités dont il parle, son discours exprimera une Narration :

- (29) Les castors sélectionnent des morceaux de bois. (Puis) ils les enchevêtrent méticuleusement. (Enfin), ils les cimentent avec de la boue, des pierres et des végétaux.

Le temps verbal utilisé ci-dessus est le présent de l'indicatif, forme non marquée qui convient à l'expression de toutes sortes de relations temporelles. Il peut servir à asserter une vérité générale ou une vérité d'expérience, fonctionnant comme un « tiroir verbal » à valeur intemporelle ou omnitemporelle ; mais il peut tout aussi bien

fonctionner en tant que «présent narratif», temps qui a, comme le passé simple utilisé dans les récits, une orientation « en avant ».

En Narration, la relation de précédence immédiate se combine souvent avec celle de causalité, mais la présence de cette dernière n'y est pas obligatoire. Par contre, l'association des deux relations logiques est obligatoire dans le cas de la relation discursive appelée Résultat :

- (30) Les deux nouvelles petites retenues d'eau vont fusionner avec la construction principale. Le barrage de Wood Buffalo atteindra alors 950 mètres.

Quand la relation causale se combine avec une inversion temporelle, c'est-à-dire avec la relation inverse de la précédence immédiate, on est en présence d'une autre relation discursive : l'Explication. Relations de cohérence par excellence, l'Explication et le Résultat, qui assurent l'enchaînement discursif comme le font la cause et la conséquence – ou l'effet – ont une particularité signalée par Kleiber (2009 : 10), qui nous semble importante pour notre sujet : l'ordre des prédications est indifférent, quand Résultat et Explication sont exprimés par des propositions/phrases juxtaposées, mais il ne l'est plus, quand la cause est exprimée par une proposition réduite telle que le gérondif. Serait-ce parce que le gérondif n'indique pas aisément un rapport temporel d'antériorité, ce qui deviendrait nécessaire au cas où cette prédication devrait exprimer la cause ?

- (31) a. Les castors construisent des barrages et inondent des zones boisées. Ils agrandissent leur habitat et gardent l'entrée de leur hutte sous l'eau.
b. Les castors agrandissent leur habitat et gardent l'entrée de leur hutte sous l'eau. Ils construisent des barrages et inondent des zones boisées.
- (32) a. En construisant des barrages et en inondant des zones boisées, les castors agrandissent leur habitat [...].
b. *En agrandissant leur habitat [...], les castors construisent des barrages [...].

De l'Explication à la Justification, il n'y a pas bien loin. Vogeleer (2009 : 49-50) affirme que, pour l'une comme pour l'autre, « l'inférence de la relation causale se fonde sur les indicateurs temporels marquant la précédence », aussi bien que sur les éléments lexicaux et lexicogrammaticaux mobilisés. Cependant, à son avis, la Justification se rattacherait à la perspective argumentative sur le discours plus qu'elle ne relèverait de la perspective informationnelle.

De quel côté se place l'inférence de la relation causale dans la structure qui suit ?

(33) = (9) [Le barrage] de Wood Buffalo, hors norme, est l'oeuvre de plusieurs générations de castors [...].

Personnellement, nous nous demandons si l'idée de Justification est défendable dans le cas du texte que nous analysons, vu qu'il y est question d'un référent-objet de discours comme les castors, de l'activité et du comportement de ces animaux, et non pas de ceux des humains.

La dernière des relations de discours sur lesquelles nous nous sommes proposé de nous arrêter ici est celle qu'on appelle Élaboration ; elle met en jeu la relation logique – référentielle – d'inclusion.

Ainsi que nous l'avons précisé ci-dessus, grâce aux nombreux cadratifs temporels qu'il contient, le texte se définit comme une véritable Élaboration temporelle, vu que toutes les éventualités – décrites indépendamment les unes des autres, mais le plus souvent en relations de diverses natures les unes avec les autres – s'inscrivent ou sont incluses dans l'intervalle 1975-2015. Les exemples (25) et (26) sont toutefois, eux aussi, des illustrations de la relation d'Élaboration.

L'article analysé n'est tout de même pas la chronique de la découverte d'un barrage «hors norme» érigé par les castors, dans un parc national du Canada, mais la présentation d'un événement construit en situation de communication médiatique : la découverte accidentelle d'un objet surprenant, dont l'existence au sein de la nature sauvage est due à des animaux et, au-delà de l'événement en soi, l'incroyable capacité d'un groupe de castors d'atteindre des performances extraordinaires en tant que « techniciens hydrauliques zélés ». Les moments significatifs de la découverte, ainsi que les personnes impliquées, délibérément ou accidentellement, dans l'événement sont, comme de juste, mis en évidence par le journaliste – le locuteur-scripteur que nous avons maintes fois invoqué au cours de cette contribution. La mise en scène de l'événement médiatisé par la revue *Sciences et Avenir* demande que les informations de base soient agrémentées de détails intéressants, émouvants ou piquants, exprimés d'ordinaire par des constructions détachées, qui parent de couleurs plus vives les séquences descriptives – placées surtout au début du texte –, donnent plus de dynamisme aux brèves séquences narratives de la partie centrale du texte, renforcent la solidité logique des séquences explicatives, logées surtout dans le dernier tiers du texte, assurant également la cohérence de l'ensemble.

Conclusion

Loin d'avoir la complexité d'un texte littéraire, le texte de VS peut donner au lecteur intéressé par l'information transmise mais

peu sensible à la manière dont cette information est mise en forme l'impression de manque de relief, de linéarité d'un exposé qui ne fait que peindre, de la façon la plus plate qui soit, un bout de réalité capable de piquer la curiosité du destinataire. Si tel est notre parti pris de lecture de ce genre de textes, nous ne sommes pas loin d'accepter l'idée qu'un modèle d'analyse syntaxique de la phrase canonique pourrait suffire à l'interprétation et à la description d'une unité de communication aussi ample. Si, au contraire, nous comprenons que derrière le texte de VS il y a toujours un énonciateur, un locuteur-scripteur responsable de la production de la masse discursive en question, nous voudrions certainement découvrir au fil des lignes parcourues la présence de cet émetteur. Sa présence est indubitablement visible dans la façon dont il filtre l'information à transmettre et dans la manière dont il se situe par rapport à ce qu'il relate, mais aussi dans d'autres « détails » comme la voie qu'il suit pour assurer la crédibilité requise à son article ou les précautions qu'il prend pour rendre son texte riche de substance mais pas touffu, objectif, clair, non ambigu, mais pas aride. On constate alors que les phrases ne sont pas exactement la succession de constituants apprise à l'école, toujours bien ordonnée mais monotone et ennuyeuse. Des constructions difficiles à identifier par leurs fonctions grammaticales, et qui créent toujours des ruptures dans la structure phrastique fondamentale s'insinuent dans le texte afin de faciliter au lecteur l'accès à la complexité et à la diversité des informations gérées par le locuteur-scripteur au moment de la production du texte. Dans ce cas, le modèle des « espaces discursifs » devient un instrument de travail efficace et fort utile. En plaçant nos analyses dans ce cadre, nous parviendrons à interpréter de façon correcte non seulement les constructions « rebelles » qui articulent, en fait, le grammatical et le discursif, mais aussi le rôle de ces procédés d'expression dans l'organisation des relations discursives décelables dans les textes de VS, tout en montrant que ces textes ont une « épaisseur » qu'on ne saurait attribuer uniquement aux textes littéraires.

Références bibliographiques

- Bruxelles, S., Ducrot, O., Fouquier, É., Gouazé, J., Dos Reis Nunes, G. et Remis, A. (1980), « *Mais occupe-toi d'Amélie* », in Ducrot, O. et al., *Les mots du discours*, Les Éditions De Minuit, Paris, p. 93-130.
- Caddéo, S. (2008), « L'apposition : une construction multiforme », *Travaux de linguistique*, 57/2 (*La prédication seconde : essai de mise au point*), p. 63-72.
- Charaudeau, P. (2008), « De la situation et du contrat de communication », in Charaudeau, P. (dir.), *La médiatisation de la science. Clonage, OGM, manipulations génétiques*, De Boeck, Bruxelles, p. 11-22.
- Charolles, M. (2003), « De la topicalité des adverbiaux détachés en tête de phrase », *Travaux de linguistique*, 47/2 (*Adverbiaux et topiques*), p. 11-49.
- Combettes, B. (1998), *Les constructions détachées en français*, Ophrys, Paris.

- Goes, J. (2007), « L'apposition dans tous ses états », in Flaux, N., Stosic, D. (éds), *Les constructions détachées : entre langue et discours*, Artois Presses Université, Arras, p. 267-293.
- Goes, J. (2008), « Les prédications secondes à prédicat adjectival », *Travaux de linguistique*, 57/2 (*La prédication seconde : essai de mise au point*), p. 23-41.
- Halmøy, O. (2008), « Les formes verbales en -ANT et la prédication seconde », *Travaux de linguistique*, 57/2 (*La prédication seconde : essai de mise au point*), p. 43-62.
- Havu, E. et Pierrard, M. (2008), « La prédication seconde en français : essai de mise au point », *Travaux de linguistique*, 57/2 (*La prédication seconde : essai de mise au point*), p. 7-21.
- Kleiber, G. (2009), « Gérondif et relations de cohérence : le cas de la relation de Cause », in Hrubaru, F. (éd.), *Relations de discours (II). Actes du XV^{ème} Séminaire de Didactique Universitaire*, Echinox, Cluj, p. 9-24.
- Martinot, Cl. et Ibrahim, A. H. (2002), « Mais quand Henriette pourra-t-elle argumenter ? », in Carel, M. (éd.), *Les facettes du dire. Hommage à Oswald Ducrot*, Éditions Kimé, Paris, p. 203-214.
- Moeschler, J. (1998), « Les relations entre événements et l'interprétation des énoncés », in Moeschler, J. (dir.), *Le temps des événements. Pragmatique de la référence temporelle*, Éditions Kimé, Paris, p. 293-321.
- Pop, L. (2000), *Espaces discursifs. Pour une représentation des hétérogénéités discursives*, Éditions Peeters, Louvain-Paris.
- Rossari, C. (2002), « Mais que sont donc les mots du discours ? », in Carel, M. (éd.), *Les facettes du dire. Hommage à Oswald Ducrot*, Éditions Kimé, Paris, p. 283-296.
- Vogeleer, S. (2009), « La relation de justification dans le discours argumentatif délibératif », in Hrubaru, F. (éd.), *Relations de discours (II). Actes du XV^{ème} Séminaire de Didactique Universitaire*, Echinox, Cluj, p. 41-64.

Annexe

Les grands travaux d'un technicien zélé

Dans l'immensité du parc national Wood Buffalo, le plus vaste du Canada (44.802 kilomètres carrés), les castors se livrent généralement à leur industrie favorite, l'érection de barrages, en toute discrétion. Mais en 2007, l'œil averti de Jean Thie, un consultant canadien spécialiste des systèmes d'information géographique, a repéré un édifice exceptionnel. Alors qu'il évaluait l'étendue de la fonte du permafrost grâce à des clichés de Google Earth datés de 2004, il a découvert un barrage long d'environ 850 mètres ! Des ouvrages géants de plusieurs centaines de mètres avaient déjà été répertoriés en Amérique du Nord, mais celui-là était indiscutablement le plus grand du monde.

Les castors sont de véritables techniciens hydrauliques, qui élaborent des barrages afin d'inonder des zones boisées. Ce qui leur permet d'agrandir leur habitat et de toujours garder l'entrée de leur hutte sous l'eau, bien à l'abri. Ils sélectionnent et enchevêtrent méticuleusement des morceaux de bois qu'ils cimentent avec de la boue, des pierres et des végétaux – une construction qu'ils entretiennent ensuite en permanence, colmatant brèches, trous et siphons. L'édifice peut être monté en 24 heures.

Mais celui de Wood Buffalo, hors norme, est l'oeuvre de plusieurs générations de castors, ainsi que le révèlent les archives exploitées par Jean Thie. Des images satellite de Landsat (Nasa) montrent en effet qu'il existait déjà en 1990. En 1975, en revanche, on ne l'observe pas encore sur les photos aériennes.

Le site demeure extrêmement difficile à atteindre. Toutefois, en 2014, un explorateur du nom de Rob Mark y est parvenu au terme d'une marche de 15 kilomètres... qu'il a lui-même jugée plus éprouvante que ses expéditions en Amazonie. Bilan de l'exploit : un *selfie* de l'aventurier, premier homme à admirer de près l'édifice. Et la certitude qu'il continue d'être entretenu par ses propriétaires.

En revanche, « *d'après les photos aériennes les plus récentes, prises en 2011 ou 2012, sa longueur n'a pas augmenté* », note Jean Thie. Par contre, les castors s'affairent un peu plus à l'est, où ils construisent deux autres petites retenues d'eau, visibles sur les clichés satellite. D'ici dix ans, ces constructions pourraient fusionner et n'en former qu'une seule, atteignant 950 mètres... Laurent Brasier (*Sciences et Avenir*, Hors-Série, 181, Mars/Avril 2015, p. 19)